

Les hommes d'Afrique et le progrès économique

par Jacques BINET

132

18 NOV. 1983

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 3796ex1

Cote B

M. Jacques Binet, directeur de recherches à l'ORSTOM, est connu de nos lecteurs. Il a notamment fait paraître, chez Payot, un ouvrage sur « La psychologie économique africaine », dont il convient de souligner l'intérêt. Il pense, en effet, que la psychologie peut et doit intervenir activement dans le processus du développement. Au moment où l'africanisation des cadres est à l'ordre du jour, on s'aperçoit que chaque pays a son style dans le domaine de l'économie comme celui de la culture. Nous avons demandé à M. Jacques Binet de nous faire part des conclusions de son essai sur la philosophie du progrès.

Les Africains vivent dans l'économie. Ils achètent, vendent, ont des besoins, tiennent des emplois... Cependant leur adaptation à ce monde moderne d'échanges n'est pas parfaite. Parfois ils n'accordent à la production qu'une attention distraite. Des employeurs croient déceler chez eux un manque d'ambition peu compatible avec l'accès à des postes hautement qualifiés. Leurs efforts de création, d'investissements ou d'organisation dans l'industrie et le commerce restent insuffisants pour assurer un développement autonome. Certes on peut citer partout quelques cas individuels témoignant d'une parfaite adaptation. Il y a des hommes d'affaires prospères, des cultivateurs entreprenants, des artisans capables de gérer des entreprises modernes. Ils restent pourtant trop rares. D'où vient cette difficulté ?

I. — Une psychologie économique originale

Jusqu'à présent, les économistes, théoriciens ou praticiens, ont admis que le schéma d'« homo oeconomicus », dessiné au XVIII^e siècle, en Europe, était partout valable. Ne faut-il pas y regarder de plus près et chercher si chaque peuple ou chaque culture n'a pas devant ces phénomènes une attitude originale. Après avoir appréhendé les caractères généraux d'une psychologie économique africaine, il faudrait nuancer ces traits en recherchant les diversités et ce qui peut les engendrer.

Il est facile de collectionner des observations déroutantes. Des observateurs non prévenus ont décrit des scènes de gaspillage scandaleux dans des pays où la pauvreté est grande. Les législateurs s'en sont émus et ont promulgué des lois pour restreindre le faste des cérémonies, le taux des dots, l'exhibition ostentatoire de richesses, le massacre inutile de troupeaux immenses... Ailleurs, c'est l'inutilité des achats qui est frappante, la prodigalité étalée par des hommes manquant de tout. Imprévoyants, des cultivateurs transforment en bière le mil qui leur fera cruellement défaut au moment de la soudure. D'autres renoncent à cultiver une partie de leurs plantations si les prix de vente ne paraissent pas justifier cet effort. D'autres enfin acceptent de se laisser exploiter par leur parenté, hébergeant des parasites, se laissant imposer des cadeaux.

Tous ces faits, pense l'observateur occidental, témoignent d'une absence de réflexion ou de maîtrise des désirs. Ils sont incompatibles avec l'entrée dans un monde économique moderne.

En réalité les choses sont plus complexes, et la plupart des faits présentés comme aberrants trouvent des explications parfaitement cohérentes. Il faut pour s'en apercevoir chercher à pénétrer dans la logique des groupes observés, découvrir ce qui dirige leur volonté, connaître leurs ressorts affectifs conscients ou inconscients.

Si l'on procède à des examens en profondeur, on constate d'abord que les actes posés sont parfaitement rationnels, mais que le point de départ du raisonnement diffère de celui de la plupart des occidentaux modernes. Par

no 1338

Marchés tropicaux. — 3 juillet 1971

exemple, les Africains cherchent à assurer leur existence, comme tout être humain ; mais, tandis que l'Européen se confie en son argent pour lutter contre l'adversité, l'Africain met sa confiance dans son groupe social. Plutôt que d'accumuler de la monnaie, il cherche à accumuler prestige et autorité, à avoir autour de lui des obligés. Sur de telles bases, on comprend que prestige, puissance trouvent leur satisfaction dans l'adhésion à un groupe social solide plutôt que dans la possession d'une fortune matérielle.

En 1954, lors d'une étude sur les budgets familiaux camerounais, j'avais cru que les planteurs se sentaient désarmés devant un monde qui leur semblait incompréhensible ; les fluctuations du marché du cacao sont en effet bien imprévisibles. Mais après enquête au Gabon, en 1966, je dois avouer que les mécanismes élémentaires de l'offre et de la demande y semblent parfaitement compris. Le niveau des connaissances n'est donc pas négligeable. Il est toutefois certain que les Africains ne se sont pas créés en général des instruments de mesure très précis en ce qui concerne les prix et les quantités. Comment parler de cours et de régulation des prix quand, sur le même marché, la quantité offerte à prix fixe variera de 30 %, ou plus, selon que le « tas » sera gros ou petit ? Par ailleurs, la monnaie, étant d'introduction récente, n'a pas pris un aspect aussi abstrait qu'en Europe. Elle n'est pas utilisable à toutes fins et ne permet pas toujours de tout acquérir. Jusqu'à ces toutes dernières années, beaucoup de planteurs ne vendaient leur récolte que s'ils avaient la possibilité d'acheter des « choses » en échange de l'argent reçu.

L'ajustement dans le temps des dépenses et des recettes n'est pas non plus toujours bien fait. Cependant j'ai eu la surprise de constater qu'une fraction non négligeable de mes interlocuteurs se déclarait préoccupée de l'avenir et disait préparer celui de ses enfants en travaillant pour leur laisser un héritage.

Il est courant de dire que les Africains consacrent peu d'énergie au travail, et on croit les en justifier en remarquant que leur alimentation n'est peut-être pas aussi riche qu'il faudrait. Mais quiconque a observé les danses traditionnelles admire la vitalité dont font preuve les danseurs. On peut donc penser que si le but leur plaît, si le rythme de l'effort leur convient, si le milieu les encourage, les hommes et les femmes peuvent fournir de très gros efforts. Le travail salarié, ou même la perspective du profit pour le cultivateur indépendant, ne suscitent pas un enthousiasme susceptible de mobiliser toutes les énergies. Qui s'en étonnerait ?

Peut-être est-ce en fonction du total d'énergie disponible qu'il faudrait examiner le souci de perfection qui anime souvent certains Européens. En effet beaucoup sont soucieux d'obtenir le maximum dans tous les domaines, cherchant le rendement le meilleur d'une machine ou d'un champ, essayant de tirer le profit le plus élevé d'un contrat, d'utiliser avec le minimum de déchets les matières premières. Ils dépendent parfois une activité hors de proportion avec les résultats que l'on peut en attendre. Ce perfectionnisme est le fait de gens ayant une énergie débordante.

Mais chaque civilisation a des centres d'intérêt différents auxquels elle applique toute son attention et toutes ses forces. La nôtre voit dans l'économie la question essentielle. Pourtant, en Occident même, on rencontre des gens pour qui la religion ou la politique, par exemple, ont davantage d'importance, qui y consacreront temps et argent, qui donneront dans ce but le meilleur de leur intelligence et de leur énergie...

En Afrique noire, le gain monétaire — et de façon plus générale le facteur économique — n'est certainement pas au centre des préoccupations. L'homme est soucieux avant tout de sa famille et du groupe social auquel il est lié. Le

O. R. S. T. O. M.

1995

Collection de Références

5 AOÛT 1971

no 4899 B3796,ex1

reste lui paraît secondaire, et cela explique beaucoup de difficultés. Obnubilé par des problèmes personnels familiaux, l'ouvrier peut abandonner son travail ou n'y plus prêter suffisamment attention, le commerçant peut entreprendre de longs voyages et l'artisan oublier ses commandes.

L'étude de la permanence de la volonté mènerait à une recherche de la stabilité des personnalités et de la fermeté des décisions. La solidité est probablement moindre qu'en Europe, les engagements moins durables et surtout les institutions juridiques coutumières n'y poussent guère : le clan est la référence suprême. Les relations avec l'extérieur n'en sont pas facilitées : Les « autres » ont-ils vraiment des droits ? Peut-on se sentir obligés envers eux ? Prendre une décision définitive et ne jamais la remettre en question n'est pas tellement fréquent dans ce pays où l'on aime revenir sans cesse sur les palabres anciens, ajuster les paiements suivant l'évolution des circonstances.

De même que la volonté et la rationalité, l'affectivité influe évidemment sur le comportement face à l'économie. Rien ne laisse penser que les craintes soient analogues à celles que connaît l'Occident : ce sont des terreurs d'origine surnaturelle qui inquiètent l'homme. Il rencontre toutes sortes d'esprits malins, de sorciers. Son attitude face à la nature, face à la terre, aux forêts, est bien différente de celle que l'Européen affiche après des siècles de poésies bucoliques, de cultes agraires et de domestication des terroirs. Cette peur devant une nature souveraine et plutôt hostile n'est guère propice à une conquête agricole, ni à un aménagement quelconque. La croyance dans la magie et la sorcellerie est quasi-générale. Outre les craintes évoquées plus haut, cette attitude d'esprit est plus défavorable à l'effort. A quoi bon se donner de la peine si la possession d'un talisman ou la « chance » permettent de réussir. Cette foi étouffe toute velléité de raisonnement logique : il n'y a pas à rechercher les causes d'une panne, ou à examiner sa responsabilité, si chance ou malchance expliquent tout.

Après avoir déterminé les craintes qui inhibent l'action, il faudrait tenter d'étudier ce qui peut en être le moteur. Le souci du prestige est souvent plus important que celui du gain. Si parmi les Occidentaux la soif d'acquiescer et d'accumuler des richesses est toujours un aiguillon décisif de l'activité, il n'en est probablement pas de même en Afrique, où l'épargne est volontier taxée d'avarice. Pourtant d'aucuns cherchent à posséder de nombreux troupeaux ; l'accumulation de monnaie est moins facile : les billets sont périssables. Le désir d'acquiescer se porte donc moins vers l'entassement un peu abstrait de billets, mais vers l'achat d'objets. Jadis instantané et immédiatement assouvi, le désir d'achat est de plus en plus réfléchi et l'exécution retardée. La publicité mise souvent sur la volonté de puissance, le désir de s'affirmer, l'agressivité. Elle serait probablement, sous cette forme, peu efficace en Afrique. En effet l'agressivité est impensable vis-à-vis de l'autorité qui participe toujours du caractère sacré des pères et des ancêtres. Les psychologues décèlent souvent chez leurs sujets africains des symptômes de culpabilité, d'auto-agressivité, d'auto-punition.

Si ces éléments d'individualisme que sont l'orgueil personnel, l'avarice ou la volonté de puissance sont des leviers discutables, tout ce qui tourne autour du groupe revêt une grande importance, même chez les citadins déracinés. Beaucoup d'hommes quittent un travail fructueux sur injonction de leur chef de famille, s'échinent pour faire vivre neveux et cousins. A un stade plus élevé, la fierté tribale, raciale, est un sentiment vivement ressenti et susceptible de mobiliser les énergies. Peut-être le sens national pourra-t-il se développer sur cette base.

Il est probable que les ressorts de l'inconscient sont autres en Afrique qu'en Europe. Dans la culture occidentale, selon les psychanalistes, l'homme désire égaler son père, ou le dépasser, et le fameux complexe d'Œdipe est peut-être à l'origine de l'individualisme, du goût de l'égalité, de l'instinct de compétition. Rien ne prouve qu'il ait cette importance en Afrique. Dans une civilisation marquée par la polygamie et par la famille étendue, la personne du géniteur ne saurait avoir l'importance qu'elle a pour nous. Le système matrilinéaire donne le pouvoir à l'oncle sur le neveu ; le système

de parenté classificatoire donne à tous les hommes de la génération du père le titre et les droits du père. Toutes ces institutions bouleversent le schéma œdipien. N'est-ce pas elles qui font de l'Africain un homme à l'aise dans une société hiérarchisée, satisfait d'être à sa place, acceptant souvent sans impatience le paternalisme qui lui rappelle les structures auxquelles il reste attaché.

L'émulation, la concurrence paraissent mauvaises en soi. Là où nous voyons incitation à s'élever dans la hiérarchie sociale, beaucoup d'Africains verront de la jalousie. Non pas que l'envie ou la jalousie soient inconnues chez eux, mais elles y sont considérées comme des fautes graves parce qu'elles risquent de rompre la solidarité. Des Gabonais auxquels on demandait s'ils souhaitaient devenir riches, répondaient : « Oui, mais pas plus que les autres personnes du village. ». C'est que la jalousie a des armes puissantes : l'homme « trop » riche risque d'être en butte aux sorciers. D'ailleurs n'a-t-il pas acquis lui-même cette richesse par des procédés criminels ? N'a-t-il pas un pacte avec des puissances mauvaises pour avoir tant de chance ? L'aspiration à des gains sans cesse plus élevés, qui va de soi, semble-t-il, en Amérique, ne serait pas aussi évidente parmi les Gabonais, chez qui le désir de ne pas se faire remarquer, de rester comme les autres, est sous-jacent.

A ces considérations il faut probablement ajouter une attitude réticente devant le progrès. Au sein de civilisations inspirées par le culte des ancêtres, leur monde et leur mode de vie sont nécessairement ce qu'il y a de mieux. La foi en un progrès apparaît presque comme blasphématoire. Cette opposition entre un rythme cyclique traditionnel et un rythme de progression linéaire né de l'Europe entraîne probablement une incompréhension des deux cultures. Cette distorsion entre deux mondes, un monde traditionnel, stable, et un monde moderne, soumis au progrès, entraîne un écartèlement : beaucoup d'hommes n'entrent pas avec bonne conscience dans la voie de la modernisation. Le passage à la civilisation européenne est ressenti comme un reniement de la culture traditionnelle, comme « un rejet ou un meurtre du père », diraient les psychologues.

On comprend que cette évolution ne puisse être vécue qu'à travers des sentiments de culpabilité vis-à-vis de soi-même et de rancœur vis-à-vis des éducateurs du monde moderne qui incitent à de telles trahisons. Tant que les sujets n'auront pas imaginé une unité sous-jacente à toutes les cultures, tant qu'ils n'auront pas en vue une synthèse harmonieuse de la civilisation traditionnelle et de la civilisation européenne, tant qu'ils ne seront pas pacifiés, le malaise sera toujours irrémédiable et tout développement en sera freiné.

II. — Diversités régionales et individuelles

Bien entendu nous n'avons exposé jusqu'ici que de grandes lignes : il faudrait nuancer pour tenir compte des caractéristiques locales. Les cultures en effet sont diverses, et les systèmes économiques traditionnels, ceux qui ont marqué les peuples dans leur tréfonds psychologique, sont fort variés. Certains groupes vivaient dans une autarcie familiale totale. Ailleurs existait une économie de dons, parfois de gaspillages. Ailleurs des échanges se sont installés, échanges de services ou de denrées liés aux sujétions ou aux alliances politiques, liés à des trocs économiques ou à des monnaies diverses. Parfois les objets passent de mains en mains, de village à village, parfois des colporteurs entreprennent de longs voyages, pour prouver leur habileté ou pour faire fortune. Ici les marchés traditionnels rythment la semaine, là ils sont encore une nouveauté imposée naguère par la colonisation. Le système de vente à domicile, de boutiques, est le plus moderne, celui qui suppose une économie résolument axée sur les échanges. Dans l'Afrique de l'Ouest des courtiers jouent souvent un rôle essentiel dans les transactions, et les Laobés ont acquis un véritable monopole sur le marché du bétail...

Des monnaies facilitent ces mouvements, si elles sont divisibles en sommes suffisamment petites et si elles peuvent être employées pour n'importe quel achat. Mais certaines d'entre elles sont spécialisées en vue de circuits bien définis.

nis : il existait un circuit des mariages, où les femmes ne pouvaient être échangées contre des biens autres que le bétail, les métaux ou l'ivoire, des circuits de prestige politique où l'accès aux sociétés secrètes se payait en bétail ou en boisson. Il eut été inconcevable chez certains peuples d'échanger une chèvre contre des vêtements ou des parures.

Si l'on examine les choses sous l'aspect géographique, on peut dire, en gros, que l'économie d'échanges est ancienne et a marqué les esprits dans toute la zone sahélienne, de Dakar à Abéché et dans la zone du Bénin, d'Accra aux bouches du Niger et jusqu'au Cameroun. L'habileté commerciale des Haoussas, des Dioulas, des Dahoméens ou des Bamilékés, peut trouver une explication dans cette adaptation traditionnelle. Certains peuples vont-ils s'assurer un monopole de la fonction commerciale, suscitant ainsi jalousie et xénophobie ?

Il est à peu près évident que la psychologie économique diffère selon le niveau de culture moderne. Les citadins ou les salariés d'entreprises européennes n'ont pas le même comportement psychologique que leurs frères restés en brousse. S'il est évident que les études juridiques ou économiques donnent une connaissance des faits, un entraînement au raisonnement économique, il est à peu près certain que toute scolarisation doit donner un souci de rationalisation, une énergie, une aptitude à organiser le travail, qui ne manque pas d'avoir des répercussions sur la psychologie économique.

Mais, au-delà des différences nées de la diversité des cultures traditionnelles, de la variété de l'acculturation au monde occidental, il y a probablement des différences individuelles. Plus ou moins doués pour le commerce, pour les « finances », certains réussiront là ou d'autres échoueraient. On se prend à rêver de tests qui permettraient au banquier de déceler l'individu intéressé par la vie économique, celui auquel on peut faire confiance pour un prêt, comme d'autres tests permettent de déceler tourneurs et ajusteurs.

III. — Conclusions pour l'action

L'action économique a longtemps accepté le postulat d'un « homo oeconomicus » : on supposait que l'acheteur calculait ses actes en fonction des prix, qu'il faisait entre ses divers besoins un arbitrage rationnel, que le producteur essayait d'ajuster sa production au marché... Puis les publicitaires se sont aperçus que l'acte de la vente ne consistait pas seulement à faire connaître les qualités ou les prix, mais à faire appel à des motivations parfois bien éloignées du besoin sur lequel on le greffe. On a constaté que la clientèle préfère parfois payer cher. Du côté des producteurs on constatait l'incapacité de beaucoup d'entreprises à connaître leur prix de revient, leur lenteur à changer d'objectifs, le manque de fluidité des investissements ou de la main-d'œuvre.

D'autre part, le primat de l'économie se trouve mis en question lorsque des courants d'opinion revendiquent autre chose que des progrès économiques : le droit aux loisirs ou à la culture par exemple, le respect des communautés de travail ou d'habitat.

La contestation moderne, enfin, invoquant la satiété, brise le moteur de toute activité économique, puisque jusque-là on pensait que l'homme entasserait inlassablement pour investir et produire toujours plus.

Cet « homo oeconomicus », avide, rationnel, infatigable, fermé à tout sentiment n'était guère adapté au tempérament africain ; l'acclimater au moment où l'Occident modifie ses idées à son sujet ne serait guère opportun.

Pourtant il y a tout un travail d'éducation de la psychologie économique à entreprendre : connaissances théoriques et pratiques au niveau de l'école, éducation par les journaux ou la radio, participation réelle aux organisations coopératives. Mais les causes profondes de nombreux comportements et de refus d'agir, plus nombreux encore, restent inconnues. Il faut donc être constamment en éveil pour les déceler et accumuler faits et exemples. Certains tabous sont évidents, une fois découverts : telle divinité habitant les eaux, des

travaux en son domaine seront mal vus. La causalité est parfois plus subtile : le paysan tient avant tout à sa communauté, tout ce qui le singularise et l'arrache au réseau des échanges fraternels lui déplaît ; il refuserait une charrue qui le couperait des travaux collectifs, le séparant de son groupe d'échange de travail. Pour la lui faire accepter, il faudrait recréer de nouvelles occasions de solidarités.

En écrivant « La psychologie économique africaine » je voudrais susciter dans le public observations et discussions. Toutes les critiques sont utiles, car elles permettent de faire progresser la connaissance.

A travers l'analyse des institutions, du droit coutumier, des contes, on peut commencer à projeter quelque lumière sur la question. Des outils appropriés, tests ou questionnaires permettent d'aller plus loin. Au Gabon un test, établi au moyen de photos représentant des activités économiques diverses, me montrait combien l'économie se trouvait rarement au centre des préoccupations du public. Dans la proportion de 35 % les explications et interprétations que les enquêtes donnent des images sont d'ordre sociologique ; 29 % seulement peuvent se rattacher à des notions économiques. On peut donc supposer, dans un tel groupe, une certaine indifférence au phénomène économique. Pourtant, parmi les témoins, certains se distinguent de la masse et voient tout sous l'angle des affaires : un petit commerçant à qui je montrais la photo d'un match de football rêvait sur le nombre des entrées au stade, puis constatait que les maillots des joueurs étant tous semblables, les responsables de l'équipe avaient certainement obtenu un prix de gros. Il est probable qu'un sujet comme celui-là, aussi attentif aux profits, devait avoir l'étoffe d'un habile commerçant.

Mais avant tout effort d'éducation par l'école ou par la radio, il est indispensable que les élites dirigeantes définissent bien les buts visés. Il est en effet à peu près évident que le développement est souhaité par tous. Encore faut-il préciser ses objectifs, des méthodes et peut-être ses limites.

L'homme est un tout et c'est une vue de l'esprit que de vouloir isoler la vie économique. Créer des richesses sans se soucier de leur répartition est insuffisant. Enrichir des individus sans assurer leur insertion dans un groupe social ne satisfait personne. Développer la richesse matérielle sans maintenir ou développer des richesses culturelles et morales mène à des déséquilibres fâcheux. De toute façon il faut payer le progrès matériel, accepter d'y consacrer du temps, sacrifier des loisirs, renoncer à une certaine fantaisie. Peut-être le développement sans limite, comme on l'imaginait jusqu'ici en Europe, en Russie, en Amérique, n'est-il ni souhaitable, ni possible. Un équilibre entre la raison et l'affectivité, mal assuré dans la civilisation technique par une prééminence de la rationalité, doit être sauvegardé.

Si étrange que cela puisse paraître, préalablement à tout développement véritable, il y a un double travail à mener à bien : définition quasi-philosophique du progrès auquel on tend et étude de la mentalité du public qui va y être confronté. C'est à ce moment qu'un travail d'éducation, de prise de conscience doit être mené. Contrairement à ce que l'on a cru longtemps, les choses ne vont pas de soi, il faut les façonner.

Quelque difficile qu'apparaisse l'entreprise, l'homme doit prendre en mains la direction de l'évolution.

⑥ Le conseil d'administration de la Banque centrale des Etats de l'Afrique de l'Ouest (B.C.E.A.O.) s'est réuni à Cotonou le 23 juin, sous la présidence de M. Babacar Bâ, ministre des Finances du Sénégal. Les administrateurs ont examiné quelles pourraient être les répercussions de l'évolution monétaire internationale sur la situation monétaire de l'Union. Ils se sont attachés à examiner quelles sont les relations que certains Etats entretiennent avec le F.M.I. Ils ont de même étudié l'important problème des changes avec les pays situés en dehors de la zone franc.

Ils ont, enfin, retenu le principe de la frappe d'une pièce de monnaie de 50 F CFA pour combler une lacune dans la gamme des espèces monétaires mises à la disposition du public.